



↑
Thierry Magnier © photo O.Dion

Rencontre avec Thierry Magnier

Un entretien réalisé
par Annick Lorant-Jolly

Cher Thierry Magnier,
le regroupement de votre
maison d'édition avec
Actes Sud Junior, Le

Rouergue et, plus récemment,
Hélium a modifié le paysage de
l'édition jeunesse en France.

Vous assurez la direction de
l'ensemble et nous aimerions vous
interroger pour mieux comprendre
comment fonctionne cette
association d'éditeurs qui est
unique en France par la taille de
chacune des maisons.

Ce qui est unique aussi c'est qu'une
seule personne dirige ces quatre
maisons.

Alors pouvez-vous nous raconter
comment s'est construite cette
association ?

Si l'on revient en arrière je dirais que
cela s'est construit par hasard, et au
fil du temps. Pas à cause d'une
ambition de reprendre une maison,
et puis une autre... Cette dynamique
se poursuit d'ailleurs puisque nous
allons bientôt rééditer, sous la
marque Thierry Magnier, les trois
premiers titres de Christian Bruel,
dont j'ai repris une partie du fonds.

Voilà une excellente nouvelle.

Cette année on va publier *La Grande
question*, puis *Ce que mangent les
maîtresses* et *Les Chatouilles*. Il est
d'ailleurs fort probable que cet
album, si vieux et si beau, risque
encore d'en choquer plus d'un
aujourd'hui ! Ensuite trois autres
albums en 2013. J'ai repris pour
l'instant une quinzaine de titres de
son catalogue, avec Christian
comme auteur, et nous lancerons
peut-être d'autres projets...

Cela me fait vraiment plaisir
de vous l'annoncer, le même plaisir
que vous éprouverez sans doute
à retrouver ces livres... une espèce

de gourmandise. Christian Bruel fait
partie des gens qui m'ont beaucoup
apporté professionnellement. Quand
j'étais libraire et que je vendais des
albums du Sourire qui mord, puis,
ensuite, quand je suis arrivé chez
Gallimard Jeunesse et que j'y ai
retrouvé Christian, je ne savais pas
qu'un jour je l'éditerai. J'en suis
heureux, même si on ne va sans
doute pas en vendre des milliers.
Pour l'édition jeunesse française
c'est important que ces titres
continuent à vivre.

Pour en revenir à votre première
question, quand je dirigeais ma
propre maison, tout seul, ce n'était
pas toujours facile, même si la
société était plutôt en bonne santé.
Il y avait plein de projets que je ne
pouvais pas suivre, parce que je n'en
avais pas les moyens. Par exemple
quand j'ai voulu publier *Tout un
monde* d'Antonin Louchard et Katy
Couprie, il y a 10 ans – je travaille
avec elle à nouveau sur un projet
très ambitieux, *Le Dictionnaire fou du
corps humain*, un projet sur lequel
nous sommes depuis trois ans et
que je n'aurai pas pu mener à bien
tout seul –. En tout cas, pour *Tout
un monde* j'ai failli ne pas le publier.
Heureusement que le Conseil
général du Val-de-Marne l'a choisi
pour l'offrir aux bébés du
département ! C'était un livre
formidable, qui pouvait être compris
par tous, petits et grands, un livre
important. Et qui a été produit dans
la communauté européenne, pas en
Asie, comme la plupart de ce qu'on
trouve aujourd'hui.

**Continuez-vous à tout fabriquer
dans la communauté européenne ?**

Oui, j'y tiens beaucoup. Je vais
d'ailleurs avoir des problèmes avec
Hélium, parce qu'ils publient, entre
autres, des Pop up. Nous sommes
en train d'essayer de trouver une
entreprise d'imprimerie labellisée.
Je suis sûr que c'est possible de
remettre un imprimeur sur les rails
en France même, si l'on s'associe à
plusieurs éditeurs, avec un soutien



du ministère de la Culture et de la communication. C'est l'une de mes ambitions. Et c'est possible, je vous assure... Avec un coût de fabrication peut-être un peu plus élevé mais avec des garanties sociales.

Une préoccupation éthique pour vous ?

Oui, c'est ça. Quand je dirigeais ma maison j'avais bien entendu l'ambition de la faire évoluer, je voulais goûter à d'autres choses. J'ai lancé une collection, puis une autre, j'ai rassemblé des gens autour de moi – certains sont partis, d'autres sont arrivés... Mais je suivais une certaine ligne, une politique éditoriale, au beau sens du terme de politique : faire attention au côté éthique, aux questions sociales... Avec certainement plein d'imperfections, des erreurs, forcément. C'était un travail passionnant, mais avec la pression constante des banques.

Les banquiers considèrent que c'est un métier à risques, alors, quand vous les voyez au moment des bilans ils vous disent : « évitez de prendre des risques, choisissez plutôt des livres qui se vendent ». Or, le sel de notre métier c'est ça : tenter des expériences nouvelles, intéressantes ! Bien évidemment, quand on est éditeur, on voudrait que tous nos livres marchent et on a envie de les défendre puisqu'on les a choisis. Alors quand on vous dit « ceux là il ne fallait pas les faire »... certes il y a eu un certain nombre de titres qui n'ont pas eu le succès que j'espérais mais ce sont malgré tout de très beaux livres, exigeants, que je ne regrette pas d'avoir publiés.

Ceci dit, une maison d'édition ce n'est pas que de la création, c'est aussi beaucoup de gestion. Au bout d'un moment c'est épuisant. Alors quand Françoise Nyssen et Danielle Dastugue m'ont appelé, un jour, et m'ont dit « Madeleine Thoby [fondatrice d'Actes Sud Junior] nous quitte et on a besoin de quelqu'un pour diriger Actes Sud Junior », j'ai

été tenté par la proposition de cette belle maison d'édition. Et c'est effectivement une aventure passionnante.

Pour revenir à l'époque où j'étais libraire, je me souviens qu'il y avait quatre cartons que j'adorais ouvrir : Gallimard, Le Seuil, Minuit et Actes Sud. C'était un vrai plaisir. Vous voyez il est encore question de gourmandise ! J'ai fait connaissance avec Hubert Nyssen qui a fondé Actes Sud en 1977... et la constellation qu'ils ont créée autour de cette maison, c'est vraiment formidable. J'avais l'impression, en arrivant ici, de retrouver une famille .

Vous vous sentiez en affinité ?

Oui. Nous avons beaucoup discuté... de ce que l'on pouvait faire à Actes Sud Junior, de ce que moi j'aimerais faire, de ce que je ne voulais pas faire. Et nous avons vite trouvé un accord.

C'était en quelle année ?

Il y a six ans, en 2006. En arrivant dans cette maison j'ai découvert tous les satellites qui gravitent autour : le département Solin, avec Michel Parfenov, le plus grand spécialiste de la langue russe, qui est là depuis 20 ans ; les éditions Papiers – devenues Actes Sud-Papiers – spécialistes de théâtre, qui ont poursuivi leur politique éditoriale, avec un militantisme sans faille ; le département Sindbad pour la littérature arabe, dirigé par Farouk Mardam-Bey... En fait les dirigeants d'Actes Sud savent faire confiance, et ce sur la durée...

Cette maison offre un véritable espace d'initiative ?

Exactement. Mais j'espère aussi qu'Actes Sud m'a proposé ce poste parce que ce que je publiais les intéressait ! Ensuite, une fois lancé, je me suis demandé comment j'allais gérer tout ça : la société Thierry Magnier – qui existe toujours et dont je suis le gérant – et Actes Sud Junior – un département d'Actes Sud – dont je suis le directeur éditorial.

Je ne voulais évidemment pas bouleverser toute l'équipe, ni me débarasser de tous les livres qui avaient été publiés. Je voulais seulement imprimer ma différence dans cette maison, et je savais que cela demanderait un peu de temps. Ainsi, je ne suis jamais allé contre ce que Madeleine Thoby avait fait, je respecte son apport, même si je n'ai pas la même façon de travailler. Ce qui m'intéressait en tout cas beaucoup chez Actes Sud Junior c'était le domaine du documentaire, tout nouveau pour moi. Et cette intégration m'offrait des perspectives vraiment différentes : derrière il y a une grande maison, c'est-à-dire des ponts avec la littérature adulte. Et on m'a laissé toute liberté pour faire ce que j'avais envie de faire.

Dans chaque domaine – romans, albums et documentaires – il y a un éditeur ?

Oui, un éditeur référent, comme dans ma propre maison – avec deux personnes, Soazig Le Bail pour la fiction romanesque et Angèle Cambournac, qui a remplacé Valérie Cussaguet, pour l'image qui sont responsables de leurs projets..

C'est pareil chez Actes Sud Junior : Isabelle Péhourticq s'occupe de tout ce qui est documentaires et livres CD. François Martin, lui, a en charge tout ce qui est fiction, c'est-à-dire romans et albums.

Au Rouergue Sylvie Gracia s'occupe de la fiction avec Cécile Emerald. Je cherche à ce que mes collaborateurs dans les deux maisons se sentent bien là où ils sont, qu'ils aient aussi – comme je le désire pour moi-même – un espace d'initiative.. Même si in fine c'est toujours moi qui décide ce qui va être publié.

Y a-t-il quand même une forme de délégation ?

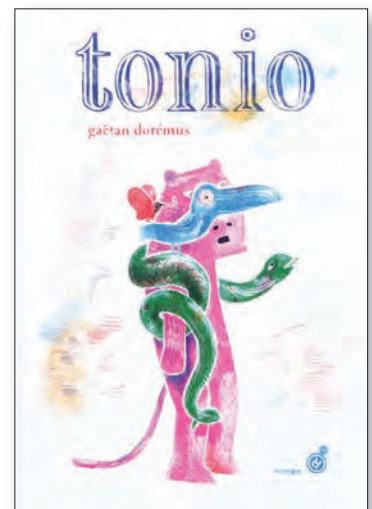
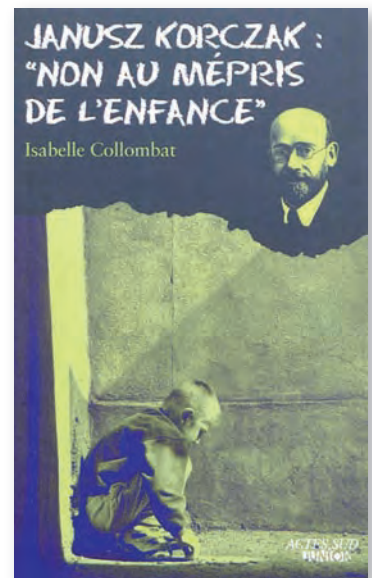
Je le pense, il faudrait le leur demander, il y a surtout un échange permanent. Dans les moments où

nous ne sommes pas d'accord sur un projet, nous discutons et si je sens face à moi un éditeur qui a des arguments solides, j'ouvre les portes. L'important pour un livre, pour qu'il existe, c'est qu'on puisse le défendre bec et ongle.

Notre production s'est alors développée, avec des collections comme « Ceux qui ont dit non » ou « D'une seule voix », et des productions que je n'aurais pas pu lancer chez Magnier... Après, il faut faire attention à ne pas aller trop loin, il faut maintenir un équilibre à la fois économique, stratégique, et personnel. Les équipes sont très autonomes bien sûr mais je suis là pour faire tourner l'ensemble, pour donner des idées, encourager, donner de l'énergie.

Pour suivre le fil de notre histoire quelle a été l'étape suivante ?

Deux ans plus tard, en 2008, Danielle Dastugue est partie en retraite du Rouergue qu'elle dirigeait depuis plus de 20 ans et on m'a proposé de devenir responsable du pôle Jeunesse des trois maisons. Nous sommes des « Éditeurs associés », et non un « Groupe ». Ce qui n'est pas la même chose. Quand on m'a confié cette nouvelle responsabilité je me suis posé beaucoup de questions, trois maisons cela devenait compliqué : comment préserver l'image, l'identité de chacune ? Et je ne pouvais pas me démultiplier à l'infini ! Or, Olivier Douzou, à ce moment-là, a repris contact pour savoir ce qu'on allait faire de ses livres – il a publié une cinquantaine de titres au Rouergue. Je l'ai rassuré bien entendu et puis nous nous sommes rencontrés. Je lui ai alors proposé de prendre la direction artistique de la maison. Il a hésité – cela faisait dix ans qu'il était parti. Mais il était tenté... Olivier Douzou est aussi un artiste, quelqu'un qui est toujours en évolution. Je me suis dit que s'il revenait travailler au Rouergue il reviendrait avec du nouveau.



↖ Marie Desplechin, ill. Emmanuelle Houdard : *Saltimbanques*, Thierry Magnier, 2011

↖ Éric Pesson, Quentin Bertoux : *Quelque chose de merveilleux et inquiétant*, Thierry Magnier, 2012, Photo Roman

← Sophie Strady, ill. Jean-François Martin : *La Mémoire de l'éléphant*, Hélicium, 2012

↑ Isabelle Collombat : *Janusz Korczak : non au mépris de l'enfance*, Actes Sud junior, 2012, Ceux qui ont dit non

↑ Gaëtan Dorémus : *Tonio*, Rouergue, 2012, Album Jeunesse

Il a donc finalement accepté ma proposition et il nous a rejoints depuis un an. On voit d'ailleurs déjà son influence! Et enfin, cet automne, est arrivée Sophie Giraud qui avait créé sa maison, Hélium, il y a trois ans – je la connaissais bien, ainsi que la maison Actes Sud puisqu'elle avait été responsable des livres chez Naïve. Mais financièrement c'était difficile, malgré de belles créations et quelquefois des chiffres de vente énormes. Elle avait des problèmes constants de trésorerie. Nous avons donc repris la société Hélium qui est aujourd'hui une marque au sein d'Actes Sud Junior. J'en suis le gérant mais c'est toujours Sophie qui la dirige. Pour le Rouergue et Hélium je m'implique beaucoup moins directement.

D'où cette structure d'éditeurs associés?

Oui. La différence par rapport à un groupe, c'est que chaque maison reste indépendante financièrement et éditorialement. Par exemple, quand je suis dans le rouge, c'est ma maison qui est dans le rouge, pas Actes Sud, puisque la maison Magnier est une SARL, à responsabilité limitée.

Les autres aussi?

Non, le Rouergue est une SA, Société anonyme. C'est lié à l'histoire de leur maison. Quant à Actes Sud Junior c'est un département d'Actes Sud – encore autre chose.

Quelle diversité incroyable de statuts!

Oui. Si tout ça avait été prévu dès le départ, il n'y aurait évidemment qu'une société avec des branches.

Il n'y a aucune forme de solidarité financière?

Elle existe dans la mesure où quand je suis dans le rouge, plutôt que de me battre avec une banque, je sollicite directement Actes Sud. Mais tout ça est excessivement contrôlé. Ainsi la société mère n'aurait pas le

droit de financer plus l'un que l'autre, ce serait un délit. Et, quand Actes Sud m'avance de l'argent parce que je suis en manque de trésorerie, ce n'est pas gratuit, je paie des intérêts... C'est pareil pour Le Rouergue. Ce qui est normal, et même assez sain. Parce que, sinon, on pourrait vite perdre le sens de ses responsabilités. Le rôle d'un éditeur ce n'est pas de faire sans arrêt du nouveau, c'est de faire en sorte, le plus possible, de conserver un fonds et un catalogue, c'est ça qui est important.

Et le fait que vous soyez associés vous permet à tous, de mieux assurer ce fonds?

Oui, pour les livres qui en valent la peine, bien sûr.

Et pour la diffusion-commercialisation, comment cela se passe-t-il?

La diffusion, c'est Actes Sud qui l'assure, pour tous ses associés.

Ce sont les mêmes représentants, qui présentent les livres de Thierry Magnier, Actes Sud Junior, Le Rouergue et Hélium?

Oui, mais il y a trois catégories de représentants. Ceux de premier niveau – une vingtaine – qui vont dans les grandes librairies, dans chaque ville, avec une équipe Texte et une équipe Image. Mais l'équipe Texte ne s'occupe que de la littérature adulte, alors que l'équipe Image vend tous les livres d'images, quels qu'ils soient : livres d'art, de cuisine, albums, ou documentaires. Et, comme ce sont eux qui vont visiter les librairies spécialisées jeunesse, du coup ils s'occupent aussi de la fiction.

Ensuite il y a une équipe de « deuxième niveau » – récemment étoffée – qui s'occupe des petits libraires et qui vend aussi bien du texte que de l'image. Ils le font par téléphone et désormais, une fois par an, ils vont les rencontrer. Et puis il y a une autre petite équipe – ils ne

sont que deux – qui s'occupe de ce qu'on appelle les grands comptes : Virgin, Leclerc, Carrefour... Ce sont des négociateurs.

Nous sommes distribués par Union – c'est à dire Flammarion.

Alors, comment coordonnez-vous l'ensemble de ce pôle et quelle est la marge de liberté des éditeurs référents?

Je préfère appeler cela un droit de parole.

Mais par exemple s'il y a un roman qui doit sortir au Rouergue, dans la collection doAdo ou dacodac, et un autre assez proche chez Thierry Magnier?

Ce n'est pas gênant ; effectivement il y a des collections assez proches, en particulier dans le domaine Ado. Certains auteurs viennent d'ailleurs s'y frotter.

La question des auteurs est très importante. Est-ce que chaque maison garde son « écurie » d'auteurs – illustreurs?

Ce n'est pas nous qui choisissons, c'est l'auteur. Si l'auteur reste dans une maison, c'est qu'il s'y sent bien. S'il va voir ailleurs, c'est qu'il y a quelque chose qui ne va pas, pour des raisons qui peuvent être diverses.

Il y a des auteurs voyageurs, d'autres qui sont très casaniers...

Moi je suis quelqu'un de fidèle et j'aime que les gens me soient fidèles. Mais il y a toujours ceux que j'appelle les « pomponettes » qui reviennent de temps en temps.

Les contrats d'auteurs sont de même nature dans les quatre maisons?

Pas toujours : par exemple les à-valoir – le nerf de la guerre – se décident plus ou moins en fonction de l'auteur. Mais on essaie effectivement de lisser l'ensemble. Il arrive cependant que des auteurs aient envie de tenter une expérience nouvelle dans des collections

particulières comme « Petite Poche » ou « D'une seule voix » – avec ce parti-pris d'écriture sur le mode du monologue. Pour eux c'est un exercice de style intéressant et ça ne me pose pas de problème, au contraire. Par rapport aux auteurs-illustrateurs la question se pose différemment, parce que l'image est forte en terme d'identité d'une maison. Si l'un d'eux envisageait de nous quitter j'essaierai d'ouvrir moi-même de nouvelles portes... En même temps cela fait partie de la vie de l'édition ces histoires de relations avec les auteurs, comme dans un couple !

Il n'y a pas de concertation programmée ?

Nous faisons les programmes ensemble, et il faut que ces programmes soient visibles par chacun. Mais on maintient une petite concurrence, c'est stimulant.

Vous faites des réunions fréquentes ?

Non, nous nous réunissons tous ensemble une fois par an, mais en fait on se voit tous les jours. En revanche nous avons mutualisé ce qui est important. Mon premier objectif a été les droits étrangers. Maintenant il y a deux personnes qui s'occupent des droits étrangers et des droits dérivés – cinéma, télévision, dessins animés, etc. Elles s'occupent de l'ensemble des titres Jeunesse pour les quatre marques. C'est pratique et rassurant. Et à Bologne nous avons un stand commun, magnifique, avec tous ces beaux livres que nous pouvons rassembler.

La deuxième chose, très importante, c'est le domaine juridique. Nous avons deux juristes qui s'occupent de nous. Ils font les contrats, assurent le suivi des droits, gèrent avec un avocat les litiges éventuels. Quel soulagement par rapport à avant !

Votre gestion est contrôlée par un service commun, j'imagine ?

Oui, bien sûr, nous sommes tous gérés par un service comptable et financier, avec un directeur commun.

Et puis enfin, j'ai mis en place aussi, il y a déjà quatre ans maintenant, un service de suivi de fabrication – à Arles – avec trois personnes qui négocient les devis chez les imprimeurs, qui préparent des maquettes en blanc, etc. Ça laisse une plus grande liberté aux éditeurs.

Pour mieux se concentrer sur le cœur de leur métier ?

Oui, mais pour autant ce sont eux qui préparent les contrats, même si c'est moi qui les signe. Je veux aussi qu'ils se préoccupent des ventes à l'international. Je veux qu'ils voient régulièrement ce qui se passe en imprimerie. Et chacun fait ses fiches de gestion. C'est important de garder cette globalité. L'acceptation de la publication d'un livre ne se fait au final que si l'on est d'accord pour le publier et si le projet passe à « la moulinette », c'est-à-dire si on peut le faire financièrement.

En revanche je n'ai pas mutualisé la communication et la presse. Chaque maison a son responsable de communication et son attaché de presse. La communication est importante pour marquer notre différence ! Et puis nous avons beaucoup travaillé sur le design de chaque maison.

Oui, vous avez d'ailleurs « relooké » Actes Sud Junior et Le Rouergue...

Non, pour Le Rouergue c'est Olivier Douzou.

Le résultat est très beau, quoiqu'il en soit.

Oui, je suis ravi de tout ça. C'est un véritable travail de réflexion pour qu'on se différencie. Par exemple, en Ado, on aurait envie de ne mettre que des photos, mais il faut que chacun garde son identité. L'essentiel, le noyau dur qui reste vraiment indépendant, c'est l'éditorial, la communication et la

presse. C'est ce qui fait la personnalité d'un éditeur.

Voilà comment j'ai construit cet ensemble, petit à petit, mais il faut compter aussi avec les équipes, avec des gens de qualité et qui ont de la personnalité. Donc, on ne peut pas dire : on va faire ci, on va faire ça... Il faut beaucoup expliquer, discuter, montrer aux éditeurs qu'ils ont encore cette liberté...

Enfin, de 2006 à 2011 l'ensemble s'est construit assez vite. Est-ce que vous imaginez vous adjoindre encore d'autres maisons ?

Rien n'est fermé, mais après il faut faire attention à ne pas trop charger nos services communs, commerciaux en particulier. Et il faut préserver un certain équilibre pour l'ensemble. Quatre maisons c'est bien et ça représente déjà un beau chiffre d'affaires : en chiffres d'affaires publics, chez Actes Sud on est à 4,7 millions d'euros, chez Magnier 2,7 millions et 1,5 million pour Hélium.

En 2012 nous allons publier environ 120 titres chez Actes Sud, 75 chez Magnier, 40 au Rouergue et 30 chez Hélium, soit 265 titres dont 90 % de création – nous achetons peu de droits à l'étranger. Ce qui représente plus de 220 titres par an, l'offre sans doute la plus importante actuellement en France, en création. Sans compter que nos quatre maisons réunies ont récolté de nombreux prix, dont les Prix Tam-Tam à Montreuil, à Bologne... Et actuellement en Allemagne pour le Prix des lycéens nous avons quatre romans en lice : un chez Actes Sud, un au Rouergue, un chez Magnier et un Actes Sud Junior. Un beau retour sur notre travail, non ?

Tout à fait ! Une dernière question : vous avez pour l'instant des projets de création en édition numérique ?

Nous y réfléchissons mais ce n'est pas une priorité.

Entretien réalisé le 19 avril 2012